

Écologie politique de l'eau

La publication de cet ouvrage a bénéficié du financement
de la Chaire « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau »
de l'Université Jean-Moulin Lyon 3/Suez Eau France.

Elle est également soutenue par le LabEx IMU-Lyon France
(Intelligence des mondes urbains).



www.editions-hermann.fr

ISBN : 978 2 7056 9414 2

© 2017, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.



COLLOQUE DE CERISY

Écologie politique de l'eau

Rationalités, usages et imaginaires

Sous la direction de
JEAN-PHILIPPE PIERRON

Avec la collaboration de
Claire Harpet



hermann

Depuis 1876

Neige
Glace
Eau
Et la brume aussi
Qui êtes-vous ?

Didier Mény

Ouverture

PHILIPPE GUETTIER

Directeur général du Partenariat français pour l'eau

L'année 2015 a marqué une étape fondamentale pour la communauté internationale qui s'est engagée vers un nouveau type de développement en adoptant l'Agenda 2030 et ses dix-sept Objectifs de Développement Durable. Cette feuille de route universelle, qui concerne l'ensemble des États, développés et en développement, fixe des objectifs chiffrés à atteindre en 2030. Elle intègre pleinement ceux fixés par les Accords de Paris sur le climat, de Sendaï sur la résilience aux catastrophes naturelles et de Quito sur les villes durables.

Il s'agit d'une véritable révolution visant à transformer notre monde, à libérer l'humanité de la tyrannie de la pauvreté, à limiter les migrations, à préserver notre planète et contenir le changement climatique, à rendre nos sociétés plus résilientes et à favoriser l'avènement de sociétés pacifiques, justes et inclusives.

Et l'eau dans tout cela ? Pour la première fois, elle est considérée comme l'une des priorités premières en faisant l'objet d'un Objectif de Développement Durable dédié, l'ODD 6, fondé sur une approche intégrée demandant l'accès universel à l'eau potable et à l'assainissement, la réduction des pollutions, l'efficience de l'ensemble des usages, la bonne gouvernance à tous les niveaux, notamment transfrontaliers, la préservation de la biodiversité aquatique.

L'eau fait aussi l'objet d'engagements dans d'autres ODD : sécurité alimentaire, énergie, santé, éducation, climat, ville durable. L'atteinte des ambitions globales fixées ne peut être envisagée que si les ambitions pour l'eau sont elles-mêmes atteintes.

La mise en œuvre de ces ambitions partagées au plan international est maintenant du ressort des États qui doivent les décliner en politiques nationales intégrées tenant compte des spécificités de chaque pays. Ces États devront très prochainement et régulièrement fournir aux Nations unies des informations sur leurs avancées ce qui permettra une visibilité globale de ces dernières et incitera certains de ces États à faire mieux.

Sur le plan plus opérationnel, l'application de ces politiques reposera en grande partie sur les acteurs/décideurs locaux que sont les villes,

les entreprises, les agriculteurs, les ONG et les citoyens, nous toutes et tous en fin de compte!

Plaider, échanger, valoriser

C'est la raison pour laquelle il est essentiel de *plaider* auprès de l'ensemble de ces acteurs, en France, dans l'Union européenne et à l'international pour faciliter l'appropriation de ces ambitions collectives et de leur donner les outils les plus adaptés pour les mettre en œuvre.

C'est l'une des raisons d'être du Partenariat français pour l'eau (PFE, <www.partenariat-francais-eau.fr>), la Plateforme multi-acteurs publique et privée regroupant cent cinquante membres actifs à l'international. Fonctionnant sur la base du consensus entre ses six collègues (État et établissements publics, collectivités territoriales et parlementaires, entreprises, ONG, institutions scientifiques et de formation, personnes physiques), il apporte l'expertise de ses membres à tous les niveaux géographiques et institutionnels : global (Nations unies, bailleurs de fonds multilatéraux et structures non officielles), régional (agences et partenariats régionaux, bailleurs de fonds régionaux), national (gouvernements, partenariats nationaux, bailleurs de fonds bilatéraux) et local (décideurs locaux).

Échanger avec les acteurs internationaux et *valoriser* l'expertise française sur l'eau reposant sur cinquante années d'une riche et particulière expérience dans notre pays sont les deux autres fonctions de ce Partenariat. Si nombre d'outils existent pour faciliter les décisions et atteindre les ambitions fixées (techniques et technologiques, institutionnelles, financières, de gouvernance), il est clair que les dimensions humaines et sociales sont souvent les grandes oubliées par les décideurs alors que l'efficacité et la durabilité d'une politique ou d'un projet nécessitent impérativement leur appropriation par les bénéficiaires. Ceci est d'autant plus vrai que la complexité et les incertitudes sont de plus en plus nombreuses.

Rendre les sciences humaines et sociales incontournables dans les prises de décision

C'est sur la base de ce constat que, à l'occasion de la Semaine mondiale de l'eau de Stockholm en septembre 2013, événement international regroupant plus de deux cents organisations (Nations unies, ONG, entreprises, organisations de recherche et scientifique, organisations de bassins), que le Partenariat français de l'eau et la Chaire « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau » se sont rencontrés.

Les thèmes de recherches investis par les membres de la Chaire et leur approche anthropologique et philosophique déployée pour interroger les modèles, techniques et gestionnaires, de l'eau, rejoignaient incontestablement les préoccupations soulevées par le PFE.

Cette attention commune a pris petit à petit corps et a débouché récemment sur la co-construction dans le cadre du Congrès de l'IRWA de Cancun en mai 2017, d'une Session spéciale en sciences humaines et sociales organisée par le PFE, IWRA, le CNRS, l'Université Jean-Moulin Lyon 3 et Allenvi¹, portant sur l'approche des sciences sociales dans les processus de décisions des politiques de l'eau. Cette session, qui a connu un franc succès, avait pour but de mettre en lumière, au travers de cas pratiques, à la fois la complexité et la singularité des relations entre les sociétés humaines et l'eau, et la nécessité de considérer les connaissances et les savoir-faire locaux dans les projets de développement. Cette dimension sociale, trop souvent absente dans les processus de décisions relatifs aux projets de l'accès à l'eau potable, de l'assainissement et de l'hygiène, s'avère en effet essentielle dans la réussite d'un projet et sa pérennité.

Le présent ouvrage *Écologie politique de l'eau*, qui rassemble trente contributions de tous les horizons scientifiques (sciences de l'ingénieur, sciences du vivant, sciences humaines et sociales) procède de la même démarche réflexive à l'égard de nos rationalisations, de nos usages et de nos imaginaires dans nos relations à l'eau. La mise en paysage de l'eau au fil des presque six cents pages de ce volume, nous plonge, par l'approche scientifique interdisciplinaire, autant que par l'image et la poésie, dans l'eau plurielle, ses forces et ses faiblesses. Le foisonnement des thèmes et des perspectives abordés couvre un champ considérable de réflexions et d'analyses avec une même volonté de la part de ses auteurs, celle de « toucher » l'eau par d'autres canaux

1. Titre de la session : « Social Sciences approach to supporting stakeholder engagement for water policy development / L'approche des sciences sociales pour faciliter les décisions pour le développement des politiques de l'eau ».

Organisateurs : Alice Colson, chargée de projet IWRA (International Water Resources Association) ; Mélisa Cran, adjointe au directeur PFE, et Philippe Guettier, directeur du PFE (Partenariat français pour l'eau) ; Agathe Euzen, chercheuse CNRS – anthropologie et sciences de l'environnement (Centre national pour la recherche scientifique) ; Claire Harpet, chercheuse à l'Université Jean-Moulin Lyon 3 (Chaire « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau ») ; l'Alliance nationale de recherche pour l'environnement (Allenvi).

que la rationalité calculante, et éveiller par une « sensibilité scientifique » à ses enjeux anthropologiques, éthiques, juridiques et politiques.

Trop longtemps oubliée ou peu considérée dans les débats politiques nationaux et internationaux, l'eau est pourtant une composante fondamentale pour le développement humain, un élément déterminant pour la sécurité alimentaire, la santé, l'énergie, la préservation des écosystèmes, la gestion des risques, et plus fondamentalement les relations qu'instaurent les cultures avec leur milieu. Son implication transversale au cœur de tous les grands enjeux écologiques et sociétaux, implique une gestion intégrée et durable pour concilier les besoins humains et naturels. Or, la ressource est dégradée ou menacée dans nombre de régions sur l'ensemble du globe. Devenue « courante » dans nos sociétés industrielles, on en oublie trop souvent qu'un long et complexe processus technique est à l'origine de sa potabilité et du bien-être de nos sociétés. À l'aube du XXI^e siècle, le combat pour la préservation de la ressource et l'accès à l'eau potable est une priorité planétaire.

Pourquoi une écologie politique de l'eau ?

Écologie, parce que le développement durable ne peut être mis en œuvre efficacement que si la préservation des différentes ressources et leur utilisation économe constituent un pilier inviolable dans les politiques à tous les niveaux. Politique, parce que tout projet doit apporter une réponse pérenne à une situation humaine et sociale et doit être bâti avec les populations bénéficiaires dans le cadre de processus transparents et démocratiques.

Nous pouvons même aller plus loin et affirmer que le développement durable et la bonne gestion des ressources en eau en particulier sont l'affaire de tous. La réussite repose en effet beaucoup sur les comportements de chacun de nous et ces comportements doivent impérativement changer. Ceci est l'affaire de chaque personne, même si bien sûr l'éducation et la sensibilisation doivent être développées. Comment faire partager le fait que nos désirs sont infinis, qu'ils changent en permanence et qu'ils ne pourront jamais être entièrement satisfaits ? Comment faire comprendre que nous sommes tous reliés et que ce qui se passe à un bout de la planète impacte l'autre bout ? Croyons aux plus en plus nombreuses personnes dans le monde qui ont intégré cela pour faire bouger les populations et les décideurs. Croyons aussi aux outils numériques qui facilitent les partages collectifs et permettent à ce mouvement de s'amplifier de jour en jour.

Un ouvrage source d'inspiration

Cet ouvrage est à lire comme un projet, une nouvelle conception de mise en réflexion scientifique et pragmatique autour d'un sujet central et crucial : l'eau, dans tous ses états : mythique ou scientifique, imaginaire ou rationalisée, naturelle ou canalisée, technique ou poétique, à portée sociale, écologique, économique, politique; au cœur des luttes, des conflits, des jeux de pouvoirs; nichée dans les souvenirs, les rêveries, les utopies; objet de peur ou de désir; source d'ingéniosité, d'innovation, d'adaptation. L'eau est prétexte au questionnement, aux interrogations de fond sur nos manières de faire et de vivre avec notre environnement, sur nos choix écologiques, économiques et politiques.

Nos rapports à l'eau mettent en œuvre et réinterrogent nos formes de penser et d'agir. Ils sont des révélateurs de nos changements de paradigmes, et annonciateurs de nouvelles alliances entre la communauté scientifique et les acteurs politiques en faveur de l'environnement.

À l'heure des grands débats autour de la lutte contre le changement climatique initiée depuis vingt-cinq ans dans le cadre des COP, l'eau a plus que jamais besoin d'être considérée.

Je remercie vivement Jean-Philippe Pierron, directeur de la Chaire « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau », et Claire Harpet, ingénieure de recherche au sein de la Chaire, et formule le vœu que cet ouvrage devienne une base novatrice facilitant le développement du « Monde que nous voulons pour 2030 », un monde durable dont le bonheur des humains sera le Cœur.





Photographie de groupe du colloque de Cerisy
Rationalités, usages et imaginaires de l'eau qui s'est tenu du 20 au 27 juin 2015
© Archives Pontigny-Cerisy

Introduction

L'eau ou le « Ah des choses ! »

JEAN-PHILIPPE PIERRON

Dans le Grésivaudan, la vieille demeure, lieu de repos et de halte spirituelle, a fière allure. Elle surplombe la ville de Grenoble, traversée par l'Isère qui poursuit sa course et sa tâche depuis des dizaines de milliers d'années. L'Isère, sculptrice patiente et obstinée, a formé et conformé les paysages d'ici. Elle continue de charrier sable gris et pierres, descendants des sommets environnants. Le lit de la rivière est fait des mêmes pierres qui façonnent les murs des demeures. La grande maison n'y fait pas exception. Les gris bleutés, mats, absorbants le soleil, habitent sa façade, linteaux et pierres d'angles. Ils sont échos du lit de la rivière en bas, et de la falaise du Saint-Eynard au-dessus, au pied de laquelle la bâtisse est adossée. Sise contre cette dernière, elle incite à vivre, respirer et méditer comme une rivière, au même titre que l'écologue Aldo Leopold invitait à « penser comme une montagne ». Être là, y être, c'est se cosmiciser. C'est articuler histoire personnelle, histoires des hommes et histoire naturelle dans le grand temps et le grand espace d'une géopoétique. L'eau est ce connecteur symbolique permettant les passages et les articulations du temps personnel avec le temps social et le temps géologique.

La maison n'ignore pas les ruissellements torrentiels redoutables les jours d'orages, protégée sur les hauts par le chemin des réservoirs qui captent l'eau ; par les échelles qui cassent la descente des éboulis que charrient les eaux torrentueuses. Les toitures, traduction charpentée d'une connaissance fine et intime des intempéries, donnent de comprendre comment il pleut ici. Entente propre des hommes et du milieu, les toitures, leurs pentes et leurs chéneaux disent une manière de faire monde. Elles manifestent l'invention d'un art de bâtir inédit, jouant habilement avec ce que les couvreurs, soucieux d'étanchéité, nomment « la goutte d'eau ». Les routes de ce pays connaissent des gués. Les bouts de forêts accrochés à flanc de montagne portent la trace de chute des roches monumentales, arrachées sournoisement et patiemment par l'érosion. Ils contribuent à freiner, tout en luttant avec la patience féroce du végétal contre les ruissellements et les éboulements.

Les municipalités de la région refusent désormais de délivrer des permis de construire car l'eau s'insinue partout, fragilise et rend friable même le plus solide. Dragon fragile, l'eau insistante finit par user le plus résistant.

La vieille bâtisse, adossée sur la Chartreuse, a la face tournée vers le massif de Belledonne. Près du pic de Belledonne qu'on aperçoit au loin, demeurent encore accrochés quelques bancs de neiges éternelles qui alimentent, plus bas, des sources. Même si la mémoire des hommes n'a pas la mémoire ample des montagnes, on se souvient encore de sommets bien plus blancs, il y a de cela trente ou quarante ans. Gravité inquiétante de l'ère anthropocène qui se lit objectivement dans le recul des neiges éternelles sur des montagnes dont l'assise, stable, immobile, impose, pourtant, l'impression d'assurance, de sérénité paisible. On dit d'ailleurs que maintenant il faut être prudent, qu'à force de pâtures de brebis, l'eau qui sourd, n'est plus bonne à la consommation, même si sa fraîcheur continue de tonifier les marcheurs qui en croisent, sur leurs chemins, les résurgences.

Sur la terrasse, devant la maison, une fontaine circulaire, où les poissons ondoient, contribue à donner une ambiance paisible à l'endroit. Étrange contribution à une manière de faire monde que le son de l'eau, au moins aussi fécond que sa distribution. Ce n'est pas un emplacement, un local, mais un endroit pour vivre. La fontaine fait sonner son clapotis léger, discret, prégnant, vivant de jour comme de nuit, issue directement d'une source captée. L'irrégularité de l'éclat de l'eau dans la constance de l'écoulement en fait le charme inusable. Elle n'est pas le flux mécanique que garantit l'eau pompée, machinée et sous pression qui fait du système hydraulique une machine à abreuver. Vitalité du flux, dans la vivacité de l'eau, qui éclabousse et poursuit inexorablement sa chute. Le charme discret de la fontaine est bien plus qu'ornemental. Il résiste à la réduction décorative à quoi on le reconduit souvent. Son clapotis, paradoxalement, construit et habite le silence. Il n'emplit pas un vide. Il ouvre un monde de rêveries, de divagations et d'attention profonde. L'eau qui sourd n'a pas la pression qu'impose la force des pompes et des moteurs. Sourdre n'est pas jaillir. Elle dit la fragilité de l'écoulement plutôt que la puissance de la pression qui garantit la distribution. Plus bas, sous la terrasse où sont installés les jardins, des tuyaux d'arrosage, noirs, pour le goutte-à-goutte investissant la lenteur des capillarités, ou jaunes pour des arrosages plus toniques, sont installés. Ils sont raccordés au circuit d'acheminement des eaux potables. Dans cette maison, on arrose, tout comme on évacue les eaux usées des toilettes, ou remplit les chasses d'eau, avec de l'eau potable.

Fracassant, un bruit court annonçant que bientôt l'eau ne coulera plus dans la fontaine. Il se dit que la source est tarie, ou qu'un captage indélicat l'a détourné; que des captages en amont ont concentré toutes les eaux disponibles.

La vieille maison est aussi une maïsonnée. Réseaux de distribution souterrains, puis circulation invisible des fluides d'eau propre et potable et d'eau usée ou grise, donnent l'eau à tous les étages. C'était un luxe il n'y a pas si longtemps. L'adduction au réseau général de distribution d'eau a remplacé le puits depuis longtemps oublié, même si on hante encore sa margelle désuète. Combien de temps et de médiations techniques séparent l'eau du puits de l'eau du réseau? Combien de siècles a-t-il fallu pour que progressivement l'eau puisse ainsi circuler, être mise en tubes, dans des infrastructures fiabilisées qui contribuent à la socialiser? Le service de l'eau est aussi un service des eaux. Son invisibilité, liée à l'efficacité de sa mise à disposition, fait oublier que le don n'est pas toujours là où il s'exhibe le plus. Chaude ou froide, l'eau est à disposition dans la maison pour tout un chacun. Elle l'est à tous les étages, comme on le disait, il y a un siècle, pour signaler un confort devenu, depuis, une évidence dont on ne s'étonne plus. On la trouve aussi bien dans les chambres que dans les salles qu'on dit être des salles d'eau. Luxe de l'eau facile, disponible jusqu'au dispendieux. Utilisée intensément, à très haute température dans la salle dédiée au lavage de la vaisselle collective, avec forte pression pour les lavages à grande eau, elle l'est d'une toute autre manière lorsqu'à la fontaine dédiée au service de l'eau potable, elle est recueillie en sa fraîcheur et sa limpidité, dans des pots transparents. L'eau du robinet, comme on dit, est maintenant concurrencée par des bornes ou des fontaines à eau, que proposent les porteurs d'eau d'aujourd'hui. Un service de l'eau sophistiqué, habileté de marketeur individualisant, à défaut d'individualiser, le service de l'eau par des prestations commerciales « personnalisées ». Dans ce type de fontaine, où l'eau est maintenue en grosses bonbonnes plastiques, on vend le service d'une eau mêlée tantôt à la fraîcheur, tantôt aux glaçons, tantôt à la tonicité du gazeux.

Mais l'eau dans la maison est aussi marquée par son inscription dans des réseaux. Elle est connectée à des puits de captages et des châteaux d'eau via la médiation des dispositifs techniques et des entreprises de l'eau. Dépendance et relation; non-autarcie. Dans cette région, la question politique de l'accès à l'eau, de sa distribution et surtout de sa gestion a fait l'objet d'une discussion serrée,

polémique, et même frauduleuse. L'eau, et son service, c'est aussi un marché. Entre la régie municipale dans un contrôle politique de l'eau travaillant sur les conditions sociales et territoriales d'accès à l'eau, et la délégation de service publique de l'eau à des entreprises, une tension s'installe. Le débit de l'eau est aussi un débat social et politique. Il porte sur la reterritorialisation sociale et économique de nos dépendances environnementales. Elle interroge comment l'eau d'un territoire peut l'être par ce territoire, pour ce territoire.

En somme, comme nous venons de le faire avec cet exercice d'imagination individuant, il suffit de nous regarder vivre pour voir l'eau s'insinuer, et par capillarité, investir tout le monde commun en une ambiance singulière. Sensible, la présence de l'eau avec laquelle nous tissons nos mondes et nos histoires nourrit des éco-bio-graphies. Répondre à la question « qui suis-je ? » c'est ainsi raconter comment celui ou celle que nous sommes se déchiffre et se comprend dans l'entrelacs intime qui noue son histoire avec le milieu. De la sorte, un état du monde est lié à un état d'âme et inversement. Il ne s'agit pas là de prétextes à projection de soi sur le monde, pas plus que de répercussion mécaniste du monde en soi. L'enjeu est celui d'une co-émergence au monde. Lorsque le poète Francis Ponge écrit son poème « Le verre d'eau » c'est ce qu'il chercha à rendre :

Dans V E R R E D'E A U, après V E R R E (et ce que je viens d'en dire) il y a E A U. Eh bien, E A U à cette place est très bien aussi : à cause d'abord des voyelles qui le forment. Dont la première, le E, venant après celui répété qui est dans V E R R E, rend bien compte de la parenté de matière entre le contenant et le contenu, – et la seconde, le A (le fait aussi que comme dans C E I L il y ait là diphtongue suivie d'une troisième voyelle) – rend compte de l'œil que la présence de l'eau donne au verre qu'elle emplit (l'œil, ici, au sens de lustre mouvant, de poli mouvant). Enfin, après le côté suspendu du mot V E R R E (convenant bien au verre vide), le côté lourd, pesant sur le sol, du mot E A U fait s'asseoir le verre et rend compte de l'accroissement de poids (et d'intérêt) du verre empli d'eau. J'ai donné mes louanges à la forme du U¹.

Ponge retrouvait la source dans la ressource d'eau disponible, co-naissant à ce que les japonais nomment le « ah des choses » !

1. F. Ponge, *Méthodes*, Paris, Gallimard, 1961.

Le portrait qui précède renvoie à la géopoétique de l'eau de chacun ou chacune. Il aurait pu déployer l'écopoétique propre au Centre culturel international du château de Cerisy-la-Salle. Il est un des fruits de ce qui s'y est pensé et expérimenté. En effet, l'ouvrage qui va suivre a pris son premier essor au château de Cerisy-la-Salle, situé au cœur du bocage normand. S'y déroula le colloque *Rationalités, usages et imaginaires de l'eau* du 20 juin au 27 juin 2015. Le présent volume en est la publication.

Cerisy n'est pas qu'un emplacement, c'est un lieu. Il n'est pas que *topos*; il est aussi *chôra*. Il est investi, comme tout lieu, de partialités vécues, de rêveries et d'images qui l'ont installé singulièrement dans le paysage intellectuel, mais tout aussi intimement dans une géopoétique – un des sentiers autour du château ne porte-t-il pas d'ailleurs comme nom officiel « Le chemin du monde comme il vient, et d'ailleurs la nuit! » –, dont une poétique des eaux. Le château de Cerisy est, en effet, travaillé et traversé lui aussi par les eaux. Son bassin, sa rivière et ses micro-cascades incitent les promeneurs des berges à une rêverie des rives. Tour à tour, le rêveur des berges investit l'énergie verticale de la chute d'eau qui court, dans d'antiques canalisations, réveillant en lui sa tonicité vitale; puis il se laisse porter par le reposant des eaux plates et horizontales recueillies dans un ancien vivier. Ces rythmes, la pédagogie des eaux écoformatrices à laquelle nous initia Gaston Pineau lors de ce colloque tandis qu'Augustin Berque en disait et conceptualisait la réalité mésologique, nous rappellent que l'eau ne se réduit pas au liquide, incolore, inodore et sans saveur que les définitions, qui se veulent « limpides », produisent, ne considérant les images que comme des parasites. L'eau H₂O, l'eau moderne dirait Jamie Linton, qui fait du simple un composé, fait ainsi disparaître la richesse de l'eau sous la rationalisation de l'acronyme. L'eau du laboratoire n'est pas l'eau du territoire. L'eau du chimiste ou de l'ingénieur est épurée des rêveries qui l'investissent, dévisagées qu'elles sont comme étant de résiduels effets irrationnels, subjectifs et finalement secondaires.

Pourtant il faut des onirismes assez puissants pour découvrir l'eau dans sa singularité. Loin de se dévisager, l'eau s'envisage. Y compris au cœur de ce monde technologique qui a permis de faire de l'eau une réalité aisément captée, traitée, acheminée, distribuée voire financiarisée si l'on pense au concept d'eau virtuelle. C'est à ce mélange de rationalités et d'imaginaires, d'imaginaire des rationalités techniciennes qui travaillent l'eau, qu'on se consacre ici. Non pour opposer la technologie euphorique qui rêve – qui rêve précisément – de pouvoir ne faire de l'eau

qu'un composé chimique aux propriétés réversibles – rendre propre le sale – à l'imaginaire « forcément » pur et désimpliqué du poète ou du rêveur, mais pour les croiser. Penser une poétique de l'eau, avec toutes les appartenances fragiles qu'elle capte, au cœur de systèmes rationnels et industriels de gestions des eaux normés et contraints, tel est l'enjeu pour qui veut penser une transition écologique ou ce que Jean-Jacques Wunenburger nomme dans cet ouvrage, après l'âge orphique et l'âge positif, « l'âge écologique de l'eau ». Sous nos latitudes, la poétique du soin environnemental se dissimule dans la grande cohésion technoscientifique. Une anthropologie de la relation de l'homme à lui-même, aux autres et aux milieux aqueux est le support d'une conception renouvelée de la responsabilité sociale et environnementale. Parce qu'elle est attentive à la fragilité des liens de dépendance de l'homme et du milieu, la poétique de l'eau prépare son éthique et sa politique. Mais inversement la rationalité ingénieuse et inventive des ingénieurs de l'eau donne à cette poétique – si elles sont capables de s'articuler ensemble – une texture, une consistance via des procès, des techniques, une logique des réseaux (ceux qu'étudient en philosophe Pierre Musso, en ingénieur Alexandre Gaudin ou en historien André Guillaume). C'est pourquoi, en choisissant de parler de rationalités, d'usages et d'imaginaires de l'eau au pluriel, nous plaidons pour des rationalités métissées, une attention aux usages qui très souvent sont des bricolages-braconnages poétiques avec les normes, et une réhabilitation dynamisante des imaginaires, nullement réduits à leur portée décorative ou pittoresque. On montrera ainsi, reprenant à notre compte l'idée de « forces imaginantes du droit », que les techniques juridiques et politiques relatives aux conflits d'accès à l'eau, comme le montrent les juristes Philippe Billet, Sylvie Paquerot, Gaëtan Bailly et les politistes Thierry Ruf et Sara Fernandez, n'échappent pas à ce travail d'imagination. Nous le faisons convaincus que les images qui nous habitent, sont aussi des images qui nous habilitent ; et ce que l'on soit vacancier, usager, ou professionnel de l'eau.

Car c'est cette partialité des relations à l'eau, présente dans les imaginaires de l'eau, qui contribue à faire en sorte que nos pays soient des territoires, tous, à leur manière, portés par une poétique de l'eau. Chacune et chacun, intimement, porte en lui des images vitalisantes, refusant alors, en s'en indignant parfois si l'on pense au drame du barrage de Sivens et de sa zone humide dont Pierre-Alain Roche rapporte dans cet ouvrage les enjeux, à ce que l'eau ne soit plus pensée, traitée et gérée uniquement comme un flux à contrôler. Ce sont ces

images, nœuds éthico-mythiques, qui épellent la relation de l'homme et du milieu. Elles suscitent et soutiennent des relations consistantes qui préparent des responsabilités sociales (l'accès à l'eau pour tous), économiques (le tarif de l'eau), écologiques (la préservation de cette source-ressource conçue comme bien commun) et politiques (la gestion publique ou déléguée de l'eau) constantes. Le montrent les contributions de Laurent Béduneau-Wang à propos de « La » valeur de l'eau, de Cécile Renouard et Marie-Hélène Zerah pour les multinationales gérant les biens communs mondiaux, Sarah Botton pour les services publics marchands de l'eau potable. En quantifier le prix n'en exprime pas toute la valeur. L'eau n'est pas qu'un bien ; elle est aussi un lien. Ce lien est inscrit au plus profond de ces vivantes créatures de la soif que nous sommes. La soif n'est pas que la manifestation d'un besoin d'hydratation ; elle est une relation. C'est à l'exploration de cette idée que ce volume, et au préalable ces rencontres, se rendent attentifs.

L'eau, la vie, le monde

L'eau c'est la vie. L'évidence native de cette affirmation mérite développement. Car que veut-elle dire au juste ? On pensera sans doute comme un truisme que l'eau est nécessaire à l'apparition de la vie. La conquête spatiale partant à la recherche d'autres planètes où l'eau serait présente, sonde pourtant très sérieusement cette question ; au moins autant que les biologistes, les spécialistes de mécanique des fluides et d'études des vortex. Car, c'est un fait, mais faut-il se contenter de ce fait, l'eau est une nécessité vitale pour les organismes, végétaux, animaux, animaux humains. Tous autant qu'ils sont, chacun à leur manière, ils sont des créatures de la soif. Mais pour les vivants humains, l'eau qui est celle de notre subsistance, est aussi celle de notre substance. Devant et avec elle, les humains apprennent à comprendre ce qu'ils sont, comment se noue leur existence à l'être-là de la Terre qui est aussi une Planète Bleue. L'eau n'est pas qu'un flux à maîtriser, une ressource à débiter, un bien à distribuer et marchander. Elle fait l'objet, en amont, de la co-naissance d'un lien. Pour le comprendre, il faut laisser retentir en soi l'épreuve de la soif. L'expérience du besoin manifeste notre dépendance vitale en même temps que tous les possibles qui vont, à partir de cette épreuve vitale, déployer une manière de faire mondes et cultures de l'eau. S'y dit notre vulnérabilité en même temps que notre appartenance à un monde qui n'est pas pour nous qu'un local, parce qu'il est un « milieu ». Cette mesure prise de la dépendance dans la soif n'incite pas à la honte mais à la conscience

d'être relié. Cette épiphanie de l'entente du monde humain et du milieu, Jean-Jacques Rousseau l'a mise en scène, dans sa dimension native, à propos de la fête autour du point d'eau dans les civilisations méridionales. La fête autour du point d'eau métaphorise une entente de l'homme et du monde qui est moins une donnée qu'un horizon :

Dans les lieux arides où l'on ne pouvait avoir de l'eau que par des puits, il fallut bien se réunir pour les creuser ou du moins s'accorder pour leur usage [...]. Là fut le vrai berceau des peuples, et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour².

« Arroser », « abreuver », « étancher » sont les verbes qui exprimeront cette relation vitale, existentielle et conative avec elle.

Arroser, depuis les plantes d'ornement que l'on prend soin de confier aux voisins avant les départs en vacances jusqu'aux plantations domestiques des jardins et aux grands arrosages de plein champs, rappelle la puissance bienfaisante, fécondante de la pluie et de l'eau. Il dit la fragilité du végétal qui dépérit si vite sans elle. Il décrit les cultures comme des arts de l'eau inventant des manières d'irrigation et d'approvisionnement régulier en eaux. Il se transcrit dans des manières d'inscription spatiale et des pratiques humaines (arrosoir, puits, noria, oasis, canaux, terrasses, etc.), voire des métiers, dans des usages du corps, de sorte que l'expérience humaine de l'eau apparaît bien être un fait social total. Là se dessinent les lignes singulières, à chaque fois, d'une « entente propre » comme dirait Watsuji, de la plante, des hommes et du milieu aqueux. Le geste d'arroser est la célébration minuscule et ordinaire de cette entente relationnelle avec le point d'eau.

Abreuver dira le vivant animal dans sa dépendance vitale et la relation dynamique, motrice au milieu aqueux. Abreuver, du breuvage à la beuverie, du buvard à l'abreuvoir, fait entendre, dans la rugosité du mot, toute la capillarité relationnelle du vivant. Abreuver explicite la nécessité vitale involontaire qui soumet à la loi de l'organicité, en même temps que toute l'efficace subtilité qui réinstalle du projet, de la représentation et de l'imagination dans ce qui pourrait être un enfermement sous la nécessité. La dynamique du vivant animal, au-delà de la végétale créature de la soif relève d'une relation de vie qui investit déjà des territoires et les qualifie. L'animal qui cherche à s'abreuver

2. J.-J. Rousseau, « De la formation des langues méridionales », in *Essai sur l'origine des langues* [1781], Paris, Hatier, 1983, chap. 9, p. 72.

initie et trouve son espace qualifié comme investi de valeurs, et non comme cette géométrie abstraite qui ignore les sources, les flaques, les rus ou les souilles que décrivait si bien Michel Tournier.

Étancher, via les cultures de l'eau, déployées en majuscule dans les arts du génie civil des canaux, des aqueducs ou des barrages, trouve dans les arts de la table, en minuscule, une manière de reconnaissance du lien d'intimité qui lie l'humain à l'eau. L'aiguillère et le verre de cristal en sont les sommets de raffinements. Art de faire vivre la goutte d'eau et son écoulement dans la délicatesse du geste ; art de nouer le contact des lèvres et de l'eau dans la finesse extrême du bord de verre qui sait se faire oublier pour donner à l'eau l'avantage ; art de choisir les eaux de table gazeuses, pétillantes ou plates, avec plus ou moins de minéralité, nos arts de la table, dans la discrétion de leurs usages, sont les trésors vivants de ces relations. Ces relations se déploient en une exploration du corps dans ses relations sensibles, mais aussi, plus enfouies, dans ces luttes au corps à corps au travail comme le montrent Cécile Nou à propos du travail des eaux sales, ou Agnès Jeanjean à propos de la construction du genre professionnel dans les métiers de l'eau. Ces explorations charnelles s'épèlent également dans ces jeux ou épreuves sensibles des rivages que révèlent les dessins d'enfants (Claire Harpet), une phénoménologie de promeneur des rives (André Micoud) et/ou les récits d'enfants relatifs à l'eau bue (Christine Durif-Bruckert). Avec l'eau, s'explicitent une anthropologie relationnelle qui fait d'elle autre chose qu'un souci pauvrement fonctionnel.

Ces trois verbes disent une relation, et pas seulement un rapport de prédation. Penser l'eau à partir de la soif conduit à ne pas l'envisager comme un matériau neutre, manipulable et débitable à merci. S'attacher à la soif c'est penser l'eau dans sa dimension relationnelle, que ce soit dans la relation personnelle à son besoin vital ; dans la relation aux autres lorsqu'on pense à sa distribution et à son partage ; et dans sa relation avec le milieu environnemental si l'on songe à la préservation de cette ressource qui est aussi un « commun », un bien commun. Se déclinent ainsi trois dimensions de l'écologie : personnelle, sociale et environnementale. Ce faisant c'est se déprendre d'une anthropologie utilitariste et instrumentale – dominante par ailleurs – où la logique de l'utilisation recouvre et fait oublier la logique de la relation. Celle-là ne fait d'elle qu'une ressource alors qu'elle est aussi, mais on ne peut se contenter d'un jeu de mots pour convaincre, une source.

Pour faire sourdre cette source imaginaire, nous convoquerons une autre anthropologie plus relationnelle. Elle donne toute sa place

au retentissement des relations du monde sur et en soi, et réciproquement, donne aux imaginaires la capacité d'être le tiers médiatisant l'humain et son milieu. Dans les grandes images de l'eau qui nous habitent poétiquement, et qui nous habilitent pratiquement, se joue une idée forte qu'ont exploré les pensées de l'imaginaire de Gaston Bachelard, de Gilbert Durand, de Jean-Jacques Wunenburger ou de Pierre Musso. Chaque image est la résonance harmonique, en nous, d'une forme d'entente avec le monde, l'intériorisation imageante de schèmes moteurs, de gestes fondamentaux. Si une écologie poétique peut soutenir les dimensions éthique et politique de l'écologie, cela tient ainsi à ce que les imaginaires de la nature nourrissent nos motivations les plus profondes et les plus intimes. En s'intériorisant, elles préparent leur déploiement pratique dans des options éthiques ou politiques. Ce mouvement manifeste « l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social³ ». Ainsi les composantes posturales dominantes – se dresser ou séparer, se nourrir ou boire, se reproduire ou rythmiciser – que met au jour Gilbert Durand éclairent-elles trois expériences relationnelles de l'humain avec son milieu, notamment avec l'eau. Elles complètent ce que nous disions ci-dessus. Boire, grand geste de l'assimilation, mobilise l'imaginaire nocturne mystique de la fusion du sujet et du monde. Cela fait de l'eau, une eau-de-vie (aller à la source, s'immerger, la jouvence) que mobilisent vivement les grandes traditions religieuses. Séparer ou dresser rappelle toute la dimension de lutte présente dans les imaginaires diurnes propres à l'univers technoscientifique. L'eau y est contrôlée, maîtrisée, canalisée, séparée pour n'être plus dangereuse et ainsi être domestiquée (l'héroïsme du génie civil dans le barrage ou la centrale hydroélectrique). Se reproduire ou rythmiciser mobilisent les imaginaires nocturnes synthétiques attentifs aux cycles, aux rythmes, aux polarités complémentaires (les métiers des eaux équivoques dans le travail d'assainissement, les eaux naviguées, les rythmes des vagues et les jeux avec l'eau dans les joies de la dépendance). Ainsi, combinés en des cultures de l'eau, les imaginaires de l'eau explorent des relations sensibles, plurielles, combattantes ou de soin, telles que l'eau y est présente comme ce qui travaille au cœur notre substance d'être vivant relationnel.

3. G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod/Bordas, 1969, p. 38.

L'eau et le moment écologique

Pour entendre le chant de l'eau, il faut écarter le champ des machineries. Il faudrait faire taire toutes les machines : stations de pompages ou pompes hydrauliques ; machinerie urbaine de la ville imperméable qui évacue l'eau le plus rapidement possible comme potentiellement dangereuse ; machinerie des réseaux hydrauliques souterrains des eaux potables ou des eaux grises ; captage, pompage, acheminement, distribution, fiabilisation du procès qui rendent le service de l'eau efficace mais insensible. Faire taire les machines ferait désordre et nous dirait aussi notre précarité – il suffit de constater combien notre habitude de l'eau facile est remise en cause les jours de grandes pluies ou lorsque les travaux sur le réseau salissent l'eau. Toutefois, cette efficace machinerie fait du bruit, elle qui ne gère que des flux. Or l'eau n'est pas qu'un flux – la « flotte » ; elle est un rythme – l'onde. La littérature, la poésie mais aussi les arts plastiques révèlent cette poétique de l'eau. Ils activent ce noyau éthico-mythique où une histoire de vie, individuelle et collective, trouve dans les éléments ces connecteurs imageants grâce auxquels nouer un lien entre biographie et milieux dans des éco-bio-graphies. C'est pourquoi, les photographies de Marta Nijhuis qui traversent et creusent un lit tout au long de cet ouvrage, ne sont pas à prendre comme des illustrations, instrumentalisées au service d'une idée. Elles sont l'expression de l'eau comme un rythme. Dans le même esprit, les grandes sagesse ont retenu les leçons de l'eau, dans la recherche du geste fluide ou de l'existence disponible comme une eau. Elles recherchent une attention à l'eau non comme à un composé atomique mais comme une puissance génétique originelle. L'eau touche plus profondément en nous que la seule exigence de s'hydrater. L'hydricité n'est pas le tout de la poétique de l'eau qui, en nous, non seulement investit le moindre recoin de notre être, mais fait la profondeur d'un soi, augmenté dans la reconnaissance de ses appartenances. L'eau nous augmente dans la compréhension de nous-même, autant qu'elle nous étanche.

Les sociétés préindustrielles, non dominées par l'ontologie naturaliste qui fait de l'eau un matériau, ont contemplé, médité l'eau, sans ignorer sa puissance destructrice. Elles ont eu le loisir de vibrer aux vertus de l'eau et de sa circulation pour faire d'elle un élément originelle (le « Tout est eau » du présocratique Thalès), une épreuve de la sororité avec la Création (la sœur eau de François d'Assise), une hiérophanie ou manifestation du sacré (l'eau simple, pure, lustrale, disponible, ondulante, dans la louange du psalmiste : « Bénis l'Éternel,

mon âme! [...] L'Éternel construit sa demeure au-dessus de l'eau, il fait des nuages son char, [...] Du haut de sa demeure, Dieu arrose les montagnes » dans le Psaume 104 1-13), une étendue cosmique aux vertus originaires (« au commencement l'Esprit planait sur les eaux » écrit encore la Genèse). Il est pour nous un enjeu : comment entendre l'eau contée sous l'eau comptabilisée? Qui sont ou seront les conteurs poétiques de nos comptages économiques?

Il est donc un triple oubli dont notre modernité tardive se fait aujourd'hui l'écho. L'oubli de l'impact éthique de la généralisation du paradigme instrumental de la consommation sur les personnes; la négligence de l'impact social relatif aux accès à l'eau; l'occultation de la fragilité environnementale ne préservant pas la ressource, par le mécanisme et l'économisme qui ont permis un accès à l'eau facilité, à une eau qu'on pourrait dire facile.

Ce triple oubli est symptomatique. Il révèle la capacité qu'a le capitalisme, qui a rendu possible le déploiement d'une mécanisation de notre rapport à l'eau, de présenter l'histoire positiviste de l'eau moderne, pour parler comme Jamie Linton, comme l'histoire d'un succès. Telle serait la réussite consistant à distribuer une eau de qualité, accessible et peu coûteuse pour le plus grand nombre – vieux credo utilitariste benthamien. Cette histoire, toutefois, se situe du point de vue des conquérants – il y a une conquête de l'eau depuis qu'on en a fait un or bleu –, non des victimes ou des plus fragilisés. Ce que notre langue, fatiguée et usée dans sa capacité d'indignation, nomme pudiquement dommage collatéral. Tout cela est significatif de l'anthropologie de prédation qui orchestre une manipulation, via la communication et le *story telling* racontant la fabuleuse conquête de l'eau. Elle fait de la conquête moderne de l'eau un bénéfice commun alors qu'elle est une chance pour quelques-uns, fussent-ils le plus grand nombre, excluant ceux qui n'en font pas partie! Sa distribution marchande nous a habitué à la penser et à la vivre dans la logique de l'échange donnant-donnant; il s'agirait d'apprendre ou de réapprendre, à l'âge écologique, à la vivre dans la logique du don, du recevoir plutôt que du prendre. Le montre dans cet ouvrage la contribution de Jacques Aristide Perrin, discutant le concept de « Capital environnemental » mobilisé dans la gestion durable des cours d'eau.

Parmi les dommages collatéraux, on nommera tout d'abord une distorsion du rapport à soi, encouragé que l'on est à ne plus prendre la mesure de son geste et de ses pratiques dans les usages de l'eau. Qu'ils portent la marque du gaspillage, de la souillure, ou des « Attila

des sources » comme dirait Bachelard. On peut s’anesthésier soi-même en instrumentalisant l’eau individuellement, oubliant de s’en réjouir et de pointer combien l’eau nous individue, bien plus qu’elle nous individualise. Éthiquement le dommage consiste à encourager des pratiques de soi qui élaboussent le monde en négligeant d’accueillir ce qu’il nous donne, faisant perdre de vue dans la satisfaction première du besoin le goût profond du désir d’être. La question de la vie bonne, portée aujourd’hui sous la figure de la sobriété heureuse, rappelle que les usages de l’eau sont aussi des usages de soi conscients de leurs appartenances.

Ensuite, dans la relation aux autres, comment ne pas voir que la possibilité de l’accès à l’eau se fait pour certaines sociétés ou groupes humains aux dépens des autres, d’où des guerres de l’eau ou des conflits liés au stress hydrique, les injustices sociales se nourrissant des injustices environnementales et réciproquement ?

Dans la relation à l’environnement enfin, on ne peut qu’observer combien agricultures intensives, irrigation, détournement des fleuves et barrages, micropolluants ou puits de captage dans les nappes profondes, fragilisent les ressources par une raréfaction des eaux (épuisement des nappes phréatiques fossiles, disparition et assèchement des grands lacs ou des fleuves, etc.) ou une pollution de celles-ci.

Transition écologique, durabilité et eau

Les modernes tardifs que nous sommes, enivrés d’innovations technologiques mais ne croyant plus au progrès, ont une difficulté à percevoir les dommages causés par des relations à l’eau uniquement envisagées comme instrumentales. C’est notamment vrai dans les pays occidentaux pour lesquels l’accès à l’eau, sa rareté ou sa disparition ne nous mobilisent pas directement. Certes, apparaissent aujourd’hui de nouvelles pratiques de soi dans l’idée de sobriété heureuse ou de frugalité volontaire. La mesure sociale et politique est également prise d’enjeux relatifs au tarif social de l’eau, à la discussion sur la resocialisation des politiques de l’eau dans la tension entre délégations de service publique et régies municipales. Enfin la défense emblématique des zones humides ou de rivières sauvages (la ZAD : administrativement « Zone d’aménagement différé » ; écologiquement devenue en langage militant « Zone à défendre »), par ce qu’elle relocalise des enjeux que l’économisme global a rendus abstraits et déterritorialisés, est le laboratoire d’exploration de nouveaux imaginaires relationnels avec l’eau.

Il y a là un triple défi. Il l'est pour la rationalité qui puisse déployer une forme métisse capable de renouer, dans la connaissance qu'elle a de la nature, la rationalité explicative fortement mobilisée dans les sciences expérimentales et de l'ingénieur (génie civil, hydraulique, etc.) et la rationalité compréhensive que l'on reconnaît aux sciences humaines (anthropologie, ethnologie, histoire ou géographie). À cet endroit, un nouveau programme épistémologique et pédagogique est à déployer à l'heure de l'anthropocène. Il s'agit pour les humains de se réinterpréter devant et dans le grand texte de la nature et de l'eau, métissant l'expliquer et le comprendre, l'eau prouvée et l'eau éprouvée.

Il est un second défi du point de vue des usages. Notre moment écologique mobilise également des pratiques de soi, si l'on se situe à l'échelle individuelle, mais également des pratiques sociales et collectives si l'on pense à la prise en compte de leurs relations aux territoires par les entreprises (RSE) et les organisations ou collectivités territoriales (RSO). De l'écogeste, qui est bien plus qu'une discipline de soi qui pourrait n'être que dressage, on doit comprendre qu'autour d'un usage sobre des ressources en eau, il engage aussi une attention à ce qui fait le désir profond de son désir, là où la société de consommation incite et encourage l'envie, et avec elle le gaspillage, l'excès, l'*hybris*. Mais outre ces usages de soi, il est aussi des usages collectifs, un nouvel *ethos* qui s'invente, initiant une « civilisation des mœurs » à l'âge écologique. Cela vaut pour les dispositifs techniques loin d'être neutres éthiquement. Le tuyau qui fait circuler et sépare n'est pas la noue qui relie (voir ici les communications à cheval entre hydrologie, urbanisme et anthropologie de Jean-Luc Bertrand-Krajewski, Henry Dicks, Nina Cossais et Élisabeth Sibeud, Thácio Ferreira dos Santos, Chris Younès et Sara Kamalvand). Cela vaut pour les enjeux fiscaux, économiques et sociaux relatifs, non seulement au prix mais aux « valeurs » de l'eau. L'eau, et ses usages, ne donne-t-elle pas aux entreprises et aux sociétés l'opportunité de redéployer la façon qu'elles ont de se comprendre eu égard à cette « ressource » ou ce « commun » ?

Il est un troisième défi qui porte sur les imaginaires de l'eau pris entre la rareté et l'abondance, la souillure et la pureté, la morbidité et la vitalité. Élément chimique, l'eau est aussi une image élémentale et poétique. Se rendre disponible à l'eau exige de suspendre notre langue de la maîtrise. Cette dernière se formule dans le génie civil maître des eaux barrées ou canalisées ; dans le génie sanitaire appliqué à la salubrité et à l'assainissement ; ou dans le génie environnemental soucieux de rappeler que l'eau n'est pas qu'un matériau, mais également un environnement.

L'eau pour être maîtrisée a été mathématisée. La métrique préparait sa maîtrise : que ce soit dans la métrique du chimiste qui trouve dans l'eau présumée simple un complexe chimique avec l'eau H_2O – dioxyde d'hydrogène ; ou dans la métrique de l'hydraulicien ou du géographe physicien pour lequel, un rut, une rivière ou un fleuve se compte, en son cubage – m^3 /seconde. Bien souvent l'eau ne se conte plus, elle se décompte. Valoriser les imaginaires et les pluraliser c'est, en imagination, préparer des reconfigurations de notre rapport à l'eau qui soutiennent des expériences sensibles et des capacités d'être en relations, fragiles mais décisives.

Travailler sur les rationalités, les usages et les imaginaires de l'eau c'est donc partir à la re-découverte de la dimension relationnelle de cette dernière. Cette dimension relationnelle a été couverte, enfouie sous les médiations techno-industrielles. Elles ont installé l'eau dans des procès, des dispositifs impersonnels, au risque de devenir unidimensionnalisant, réduisant l'eau à la quantification qui prépare son extraction, sa distribution, son débit et sa commercialisation. Assumer frontalement cette expression de l'eau relationnelle au cœur de ces dispositifs instrumentaux de manipulation et d'exploitation que sont les industries de l'eau devenues de véritables « machines à abreuver », c'est se demander comment la réintégrer dans toutes les dimensions qui la lient à nos existences. C'est chercher à imaginer davantage pour enrichir nos vouloirs et nos compréhensions de ce que signifie faire monde avec l'eau. Comment se rendre disponible à l'eau alors que nos dispositifs l'ont mis à disposition ? C'est à répondre à ces défis et à cette question que le présent ouvrage s'attache.

Liste des auteurs

GAËTAN BAILLY, doctorant en droit, effectue sa thèse sur *Les usages traditionnels de l'eau face au droit contemporain*. En tant que chercheur au sein de l'Institut de droit de l'environnement (Université Jean-Moulin Lyon 3), ses recherches portent sur l'ensemble du droit de l'eau et de l'environnement.

LAURENT BÉDUNEAU-WANG, doctorant en management stratégique au Centre de recherche en gestion au sein de l'institut interdisciplinaire de l'innovation (i3-CRG) à l'École polytechnique, travaille sur la valeur de l'eau et la mesure de la performance dans une approche historique (XIX^e-XXI^e siècle). Il intervient à HEC Paris et Centrale Paris.

AUGUSTIN BERQUE, né en 1942 au Maroc, géographe, orientaliste et philosophe, enseigne la mésologie à l'EHESS. Parmi ses livres : *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine*, Paris, Belin, 2014 ; *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?*, Paris, Presses universitaires Paris Ouest, 2014 ; *La pensée paysagère*, Bastia, Éoliennes, 2016.

JEAN-LUC BERTRAND-KRAJEWSKI est professeur à l'Institut national des sciences appliquées (INSA) de Lyon où il dirige le laboratoire Déchets eaux environnement pollutions (DEEP). Ses travaux portent sur l'hydrologie urbaine, notamment les transferts d'eau et de polluants dans les hydrosystèmes, ainsi que sur les approches intégrées et multi-disciplinaires des eaux urbaines.

PHILIPPE BILLET est professeur agrégé de droit public à l'Université Jean-Moulin Lyon 3 où il dirige l'Institut de droit de l'environnement (CNRS, UMR 5600, EVS-IDE). Président, et désormais président d'honneur de la Société française pour le droit de l'environnement, il est membre de plusieurs comités d'experts et de groupes de travail autour de la problématique de « l'économie verte » (Comité pour l'économie verte), de l'eau (Comité scientifique du comité de bassin Rhône-Méditerranée), des services écosystémiques et de la protection de la nature (Conseil national de la protection de la nature), ainsi que de divers réseaux (Droit et changement climatique ; Normes, sciences

et techniques). Il est également co-directeur scientifique de la *Semaine juridique administrations-collectivités territoriales* (LexisNexis), et membre du Comité d'experts de la revue *Énergie, environnement, infrastructures* (LexisNexis).

SARAH BOTTON est sociologue à l'Agence française de développement (AFD) en charge du programme de recherche Institutions et Sociétés. Titulaire d'un doctorat de l'Université Paris-Est (LATTS, 2005), elle s'est spécialisée sur les questions de gouvernance inclusive et d'organisation sectorielle, notamment dans les domaines de l'eau et de l'assainissement. Depuis quinze ans, ses travaux de recherche portent principalement sur la question de l'accès des plus pauvres aux services de base dans les villes en développement et sur la participation des acteurs privés au financement et à la gestion des services essentiels (PPP, DSP mais aussi petits opérateurs informels). Ses analyses se sont intéressées aux cas de l'Argentine, de la Bolivie, du Maroc, du Cambodge, du Vietnam et plus récemment des grandes villes africaines.

NINA COSSAIS est ingénieur des Mines et doctorante en urbanisme. Sous la direction de Denis Martouzet et Anne Honegger, elle s'intéresse à la gestion alternative (au réseau) des eaux pluviales et aux évolutions récentes des services techniques et des métiers en lien avec la conception et l'entretien de l'espace public.

HENRY DICKS est enseignant en éthique environnementale et écologie politique à la faculté de philosophie à l'Université Jean-Moulin Lyon 3. Ses recherches portent sur les aspects philosophiques du biomimétisme, notamment dans son application à la ville. Sa dernière publication, « The Philosophy of Biomimicry », vient de paraître dans la revue *Philosophy and technology*.

CHRISTINE DURIF-BRUCKERT est chercheuse en psychologie sociale et en anthropologie dans le cadre du Groupe de recherche en psychologie sociale (GREPS) du département de psychologie sociale à l'Université Lyon 2. Elle a développé sur la base d'un ensemble de recherches qualitatives une réflexion sur les savoirs profanes relatifs au corps physiologique, plus spécifiquement en ce qui concerne les représentations et images du corps digestif et du corps nourri. Ces approches initiales sur les savoirs profanes analysés tant dans leurs structures que dans leurs fonctions psychiques et sociales l'ont amenée à développer des travaux

de recherche selon ces trois axes : l'information, la prévention, le recours aux soins, puis la relation médecin/malade et les mécanismes thérapeutiques, et enfin les fonctions de la narrativité dans les expériences corporelles et de la maladie (somatique et psychique) grave.

SARA FERNANDEZ est ingénieure des ponts, des eaux et des forêts, docteure d'AgroParisTech et chercheuse à l'Institut national de recherche en sciences et technologies de l'environnement et de l'agriculture (Irstea), au sein de la Gestion territoriale de l'eau et de l'environnement (UMR GESTE) à Strasbourg. Ses travaux portent sur la fabrique et les effets de savoirs, dispositifs et équipements de l'action publique dans le domaine de l'eau tels que les techniques d'anticipation, les indicateurs, les modèles ou encore les infrastructures hydrauliques, qu'elle aborde dans leurs dimensions à la fois sociales, politiques et territoriales.

THÁCIO FERREIRA DOS SANTOS est doctorant en philosophie à l'Université Jean-Moulin Lyon 3. Membre de l'association nationale Ylê Setí de l'imaginaire – Brésil, il occupe également le poste de secrétaire général de l'Association des amis de Gilbert Durand. Il s'intéresse aux questions relatives au symbolisme, à l'imaginaire et la complexité. Ses publications récentes : « Quelques proximités entre la philosophie de Jean-Jacques Wunenburger et les images du feu », *Metábasis*, n° 22, p. 133-142, 2016; « A teoria geral do imaginário 50 anos depois : Conceitos, noções, metáforas, congrès international », *CRIZI/UFRGS*, Porto Alegre; *Durandismo no Brasil : ou Florescimento de novas propostas teórico-metodológicas?*, 2015.

ALEXANDRE GAUDIN est docteur en anthropologie sociale de l'École des hautes études en sciences sociales. Il est actuellement chargé d'enseignement et de recherche à AgroParisTech de Montpellier au sein de l'équipe Gestion environnementale des écosystèmes et forêts tropicales (GEEFT) et du laboratoire Montpellier Recherche en management (MRM). Ses travaux portent sur le rôle des savoirs dans le gouvernement des ressources naturelles.

Ingénieur en santé publique et environnement avec une forte expérience dans le domaine de l'eau, PHILIPPE GUETTIER est le directeur général du Partenariat français pour l'eau depuis novembre 2012, plateforme publique-privée qui réunit 150 acteurs de l'eau français travaillant à l'international. Avant de rejoindre ses fonctions actuelles, il a effectué sa

carrière au sein du ministère français chargé de l'Écologie, notamment au sein de son cabinet et de sa direction de l'eau, où il s'est consacré aux actions internationales, européennes et méditerranéennes.

ANDRÉ GUILLERME est professeur émérite d'histoire des techniques au Conservatoire national des arts et métiers à Paris. Il a dirigé le Centre d'histoire des techniques et de l'environnement (CDHTE) de 1996 à 2014. Ses recherches ont d'abord porté sur l'eau dans la ville occidentale, objet de sa thèse d'État, puis sur les infrastructures terrestres, les matériaux de constructions et les modifications qu'ils ont fait subir à l'environnement durant le dernier millénaire.

CLAIRE HARPET est anthropologue, spécialisée dans les interactions hommes/milieus. Elle est ingénieure de recherche à l'Université Jean-Moulin Lyon 3 au sein du laboratoire IrPhil (Lyon) et chercheure associée au sein du laboratoire d'éco-anthropologie et d'éthnobiologie du Muséum national d'histoire naturelle (Paris). Membre de la Chaire « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau », elle a notamment publié sur le thème de l'eau : « Entre deux eaux, imaginaires des forêts de mangrove à Madagascar », *Tsingy*, n° 17, 2014, p. 33-48 ; « Du plomb dans l'eau. Entre rationalité et usage symbolique : la molybdomancie, une pratique à contre-courant au XXI^e siècle », in C. Nou, J.-P. Pierron, Cl. Harpet et H. Dicks (dir.), *Usée, sale, impure : rationalités, usages et imaginaires de l'eau*, Paris, L'harmattan, 2015. Elle est également membre du LabEx Intelligence des mondes urbains (IMU) et du Conseil national de la protection de la nature (CNPN) du ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer.

AGNÈS JEANJEAN est maîtresse de conférences en ethnologie à l'Université Côte-d'Azur, membre du Laboratoire d'anthropologie et de psychologie clinique, cognitive et sociale (LAPCOS EA7278). Ses domaines de recherche sont à la croisée de l'anthropologie urbaine et de l'ethnologie du travail. Elle développe une « ethnologie de la société par ses restes » et s'intéresse aux transformations contemporaines des organisations du travail et des territoires urbains, ainsi qu'au traitement des déchets.

SARA KAMALVAND est architecte canado-iranienne basée entre Paris et Téhéran. En 2012, elle fonde HydroCity, pour mener des projets de recherche sur le système ancestral d'irrigation d'eau en Iran. Elle est professeure invitée à l'École spéciale d'architecture à Paris où elle enseigne un atelier sur l'habitat.

JAMIE LINTON est responsable de la Chaire « Capital environnemental et gestion durable des cours d'eau » à l'Université de Limoges. Maître de conférences en géographie humaine, il est auteur, entre autres, de l'ouvrage *What is water? The history of a modern abstraction*, Vancouver, UBC Press, 2010.

DIDIER MÉNY a consacré sa vie à enseigner, à transmettre, à tenter d'offrir ce qu'on lui avait appris. Écrire fut une envie précoce qui a pris le temps de s'affirmer, le temps de laisser la vie remplir quelques pages. Il est l'auteur de quatre récits et romans : *Joséphine et Tristan* aux Éditions de l'Escaubille, *À l'est de la nuit* (prix du deuxième roman) et *Les vies oubliées* aux Éditions de l'Armançon ; et d'un recueil de poème, *À l'ombre des anges*, aux Éditions Chant du Cygne.

ANDRÉ MICOUD est sociologue et directeur de recherche honoraire du CNRS, Centre Max Weber, Saint-Étienne. Ses recherches portent sur l'émergence de la question écologique et sur ce qu'elle implique de transformations d'ordre symbolique (approche patrimoniale, biodiversité, gestion du vivant...). Dans le cadre de son ancienne fonction de président de la Maison du fleuve Rhône, il a publié plusieurs articles sur l'eau et les fleuves.

PIERRE MUSSO, philosophe de formation, professeur de sciences de l'information et de la communication à l'Université de Rennes 2 et à Télécom ParisTech, est titulaire de la Chaire « Modélisations des imaginaires, innovation et création ». Il est *fellow* associé et conseiller scientifique de l'Institut d'études avancées de Nantes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur Saint-Simon et la philosophie des réseaux parmi lesquels : *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, PUF, 1998 [2^e éd.] ; *Critique des réseaux*, Paris, PUF, 2003. Il a co-dirigé l'édition critique des *Œuvres complètes de Henri Saint-Simon*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013, 4 vol. Il vient de publier *La religion industrielle : monastère, manufacture, usine, une généalogie de l'entreprise*, Paris, Fayard, coll. « Poids et mesures du monde », 2017.

MARTA NIJHUIS, italo-hollandaise basée en France, est artiste plasticienne, philosophe et écrivaine. Elle est formatrice en philosophie et théorie des images à l'EAC Lyon ainsi que conférencière au musée des Beaux-Arts de Lyon. Son travail embrasse plusieurs médias, de la

peinture à la photographie, de la vidéo à la sculpture, de l'écriture littéraire au spectacle vivant. Axée sur le thème de la mémoire culturelle, sa recherche est guidée par le fil rouge de l'expérience visuelle du reflet, qu'il s'agisse des éclats lumineux sur le miroir de l'eau ou de l'ombre du corps sur l'écran de la terre. Son travail a été exposé dans de nombreux pôles culturels entre l'Italie, la France et les États-Unis.

CÉCILE NOU est docteure en philosophie (Irphil, Université Jean-Moulin Lyon 3). Ses recherches doctorales se sont élaborées à partir d'enquêtes de terrain menées auprès des travailleurs du secteur de la distribution eau potable et de l'assainissement des eaux usées dont il s'agissait d'évaluer les ressorts politiques et culturels de l'invisibilité sociale. Articulée à un travail ethnographique, cette réflexion sur les enjeux de justice sociale et environnementale relève de l'éthique appliquée. Ses présents intérêts de recherche, au carrefour de la philosophie et de l'ethnologie, se portent plus largement sur les questions éthiques que pose l'inscription humaine dans l'environnement naturel et la possibilité du renouvellement de sa signification.

SYLVIE PAQUEROT, juriste, politiste et professeure agrégée à l'École d'études politiques de l'Université d'Ottawa (Canada), est membre du Réseau d'étude sur la globalisation, la gouvernance internationale et les mutations de l'État et des Nations (REGIMEN) et du Centre de recherches et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa (CREDP).

JACQUES-ARISTIDE PERRIN est doctorant en géographie au sein d'une Chaire de recherche à l'Université de Limoges intitulée « Capital environnemental et gestion durable des cours d'eau » (laboratoire GEOLAB). Son travail s'intéresse aux dimensions socio-politiques des cours d'eau et questionne le rôle des sciences dans la légitimation des politiques publiques.

JEAN-PHILIPPE PIERRON est philosophe, professeur des universités, section CNU 17. Il est spécialiste de la philosophie du soin. Il est directeur de l'école doctorale de philosophie ED 487 (Université Jean-Moulin Lyon 3), membre de l'IRPHIL (Institut de recherches philosophiques de Lyon), membre du réseau international inter-universités HERMI « Herméneutique, image et symbole ». Il est titulaire de la Chaire industrielle « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau » (Lyon 3-Lyonnais). Il a notamment publié : *Penser le développement durable*, Paris, Ellipses,

2009; *Pour une philosophie du soin*, Paris, PUF, 2010; (dir.), *Nature, éthiques, techniques. Regards croisés Europe, Amériques, Asie*, Paris, PUL, 2012; *Les créatures de la soif. Essai d'écologie poétique* (à paraître).

GASTON PINEAU, né sur les bords de la Loire, a traversé l'Atlantique en 1969 pour être responsable de recherche sur les bords du Saint-Laurent, à la faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, jusqu'en 1986. Puis, les bords de Loire le ramènent à l'Université de Tours comme professeur en sciences de l'éducation jusqu'à sa retraite en 2007. Depuis 2014, il est chercheur émérite au Centre de recherche en éducation et formation relatives à l'environnement et à l'écocitoyenneté (Centr'Ère) de l'Université du Québec à Montréal.

CÉCILE RENOUARD est professeure de philosophie au Centre Sèvres-facultés jésuites de Paris, enseignante à l'école des Mines de Paris et à l'ESSEC, directrice du programme de recherches « CODEV – Entreprises et développement » à l'ESSEC (Institut IRENE). Elle est membre du Conseil scientifique de la fondation Nicolas Hulot et du conseil d'administration de l'Agence française de développement. Elle est l'auteur d'*Éthique et entreprise*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2015.

PIERRE-ALAIN ROCHE est ingénieur général des ponts, des eaux et des forêts. Membre du conseil général de l'environnement et du développement durable, ancien directeur général de l'agence de l'eau Seine-Normandie, il enseigne la gestion de l'eau et l'hydrologie et est l'auteur de divers ouvrages dans ce domaine. Il a codirigé le colloque de Cerisy *Peurs et plaisirs de l'eau*, Paris, Hermann, 2009.

THIERRY RUF est géographe, directeur de recherche à l'IRD (Institut de recherche pour le développement). Depuis avril 2016, il est accueilli à l'Université Caddi Ayyad de Marrakech, dans l'équipe du Laboratoire d'études et de recherches sur la montagne atlassique, au sein du LMI MediTer. Depuis trente ans, ses recherches sur l'organisation des territoires de l'eau croisent des analyses des politiques publiques de l'eau à celles des pratiques des sociétés rurales locales. Les démarches comparatives portent sur des régions à longue histoire hydraulique et agricole, en Méditerranée et dans les Andes.

ÉLISABETH SIBEUD est responsable études et travaux EAU de la délégation au développement urbain et cadre de vie du Grand Lyon la Métropole.

Elle pilote le projet transversal Ville Perméable initié en 2014 et est membre actif du groupe de travail eaux pluviales du GRAIE.

JEAN-JACQUES WUNENBURGER, professeur émérite de philosophie à l'Université Jean-Moulin Lyon 3, préside l'association internationale Gaston Bachelard et le Centre de recherches internationales sur l'imaginaire. Il a consacré de nombreux ouvrages à l'image, à l'imagination et à l'imaginaire dans leurs relations avec la rationalité, en philosophie, dans le politique, la santé, les médias, etc. Entre autres : *La vie des images*, nouvelle édition augmentée, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2002 ; *Philosophie des images*, Paris, PUF, coll. « Themis », 2001 [1997], 322 p. ; *L'imaginaire*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2016 [3^e éd.] ; *Bachelard, poétique des images*, Paris, Mimesis, 2012 ; *L'imagination géopoïétique*, Paris, Mimesis, 2016.

CHRIS YOUNÈS est psychosociologue, docteur et HDR en philosophie, professeure à l'École spéciale d'architecture (ESA), fondatrice du laboratoire Gerphau (UMR Lavue) et du Réseau scientifique thématique PhilAU (MCC). Cofondatrice d'Architectural Research European Network (ARENA) et de la revue *L'esprit des villes*, elle est également membre du conseil scientifique d'Euroman. Ses publications et recherches développent une interface architecture et philosophie sur la question des lieux de l'habiter, au point de rencontre entre éthique et esthétique, ainsi qu'entre nature et artefact. Ses derniers ouvrages : R. d'Arienzo et C. Younès (dir.), *Recycler l'urbain*, Genève, MétisPresses, 2014 ; *Maurice Sauzet : poétique de l'architecture*, Paris, Norma, 2015 ; R. D'Arienzo et C. Younès (dir.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, MétisPresses, 2016.

MARIE-HÉLÈNE ZÉRAH est chercheuse à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) au Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA). Elle y poursuit ses recherches sur la question des mutations urbaines en Inde. Ses recherches portent sur les infrastructures urbaines, la gouvernance et la démocratie urbaine et se sont centrées plus récemment sur la dynamique des petites villes dans le processus d'urbanisation. Elle a publié un ouvrage sur la question de l'accès à l'eau, et récemment co-édité un ouvrage sur le droit à la ville. Elle fait partie du comité éditorial de la revue *Géoforum* et dirige une collection sur la ville en Asie du Sud chez Springer.

Table des matières

Ouverture	
par <i>Philippe Guettier</i>	5
Introduction. L'eau ou le « Ah des choses! »	
par <i>Jean-Philippe Pierron</i>	11

1

EAU, ÉCOLOGIE, ÉCOUMÈNE

I. Les trois âges de l'eau : mythique, positif, écologique	
par <i>Jean-Jacques Wunenburger</i>	29
II. « Quant aux montagnes et aux eaux, tout en ayant substance, elles tendent vers l'esprit »	
par <i>Augustin Berque</i>	45
III. Scientifcité et conflictualité de la continuité écologique des cours d'eau	
par <i>Jacques-Aristide Perrin</i>	67
IV. Ce que l'économicisation de l'eau veut dire	
par <i>Alexandre Gaudin</i>	83

2

L'EAU : ENTRE NATURE, TECHNIQUE ET SOCIÉTÉ

I. La puissance du milieu dans la révélation des énergies cachées (v ^e -x ^e siècles)	
par <i>André Guillerme</i>	103
II. Imaginaire et rationalité des réseaux	
par <i>Pierre Musso</i>	127
III. De l'eau moderne aux eaux plurielles	
par <i>Jamie Linton</i>	143
IV. « L'eau est patrimoine commun de la nation » (art. 1 de la loi du 30 janvier 1992)	
par <i>André Micoud</i>	157

3

LE RETOUR DE L'EAU EN VILLE

I. Imaginez une ville comme une forêt, une <i>agora</i> comme une clairière par <i>Henry Dicks</i>	171
II. Gestion des eaux pluviales urbaines par <i>Jean-Luc Bertrand-Krajewski</i>	191
III. Espaces d'eau et de nature en ville par <i>Nina Cossais et Élisabeth Sibeud</i>	211
IV. Politique écologique et poétique des milieux par <i>Thácio Ferreira dos Santos</i>	227
V. Comment régénérer les milieux habités avec l'eau de la cité? <i>suivi de Le monument invisible</i> par <i>Chris Younès et Sara Kamalvand</i>	247

4L'EAU, SOURCE DE CONFLITS
OU DE COOPÉRATION ?

I. Ce que l'on sait sur Caylus et ce que l'on ne sait pas par <i>Thierry Ruf</i>	269
II. L'eau, bien commun par <i>Sylvie Paquerot</i>	295
III. Le droit de l'eau au défi de la gravité par <i>Philippe Billet</i>	317
IV. Les usages traditionnels de l'eau saisis par le droit positif de l'environnement par <i>Gaëtan Bailly</i>	337
V. Gouverner la pénurie d'eau par <i>Sara Fernandez</i>	353

5

POLITIQUE, ÉTHIQUE ET CULTURES DE L'EAU

I. Réflexion autour du conflit du barrage de Sivens dans le Tarn par <i>Pierre-Alain Roche</i>	371
II. La valeur de l'eau à travers les processus d'évaluation et de valorisation de la qualité de l'eau par <i>Laurent Béduneau-Wang</i>	399
III. Multinationales et biens communs mondiaux par <i>Cécile Renouard</i>	415
IV. Multinationales et services publics marchands de l'eau : éthique, durabilité, équité par <i>Sarah Botton</i>	431
V. La multinationale à l'épreuve des cultures de l'eau par <i>Marie-Hélène Zérah</i>	455

6

L'EAU, LE CORPS ET LES SENS

I. L'eau au fil des sens par <i>Claire Harpet</i>	467
II. Histoires et récits d'eau par <i>Christine Durif-Bruckert</i>	493
III. S'initier aux eaux écoformatrices par <i>Gaston Pineau</i>	513
IV. La question du genre dans les métiers de l'assainissement par <i>Cécile Nou</i>	537
V. Faire face aux eaux usées : construire un « genre » professionnel par <i>Agnès Jeanjean</i>	563
Liste des auteurs	573
Remerciements	585

Remerciements

À l'origine de cet ouvrage, il y a d'abord l'improbable rencontre d'un industriel et d'un philosophe. L'industriel, Jean-Pascal Darriet, représentait une entreprise de l'eau, directeur régional de la Lyonnaise des eaux/Rhône-Alpes-Auvergne. Le philosophe était Jean-Philippe Pierron, doyen de la faculté de philosophie de l'Université Jean-Moulin Lyon 3, et bientôt directeur de la première Chaire industrielle de philosophie, en France tout du moins, intitulée « Rationalités, usages et imaginaires de l'eau ».

La création de cette Chaire industrielle n'est pas que le symptôme d'un nouveau modèle économique pour la recherche publique, même si le mécénat en est une des formes. Elle est l'expression d'un moment écologique et culturel étonnant. Les modèles industriels se revisitent de fond en comble en osant reposer la question des finalités au sein du triomphe de la rationalité des moyens pour des métiers de l'eau. L'Université, quant à elle, ouvre un espace de discussion avec la société civile et interroge sa propre responsabilité sociale et environnementale, par les enjeux de formation qu'elle contribue à pérenniser ou métamorphoser, en dialoguant avec des partenaires économiques. Elle le fait, sans pour autant céder à l'impératif utilitariste qui, avec facilité et prétendu réalisme, laisserait penser que la seule recherche qui vaille serait une recherche appliquée ; qu'il nous faudrait moins des chercheurs qui cherchent que des chercheurs qui trouvent.

Je voudrais donc remercier ici côté Suez-environnement toutes les personnes de l'entreprise – et non pas seulement de la « marque » – qui ont osé porter et défendre ce projet à Lyon (Cyrille Courjaret, directeur de l'activité Eau de Suez, région Auvergne-Rhône-Alpes ; Catherine Savey, responsable Grands Projets Collectivités de l'activité Eau de Suez, région Auvergne-Rhône-Alpes) ou à Paris (Hélène Valade, directrice développement durable pour Suez ; Pascale Guiffant, adjointe à la directrice développement durable de Suez) ; et à l'Université Jean-Moulin le président Jacques Comby qui a soutenu avec une énergie vitale hors du commun l'émergence de cette initiative, le VP Valorisation Alain Asquin, le VP Recherche Peter Wirtz et tous les personnels venant en support (service de la recherche, service des affaires financières). Je voudrais remercier également la Fondation pour l'Université de Lyon qui a accompagné ce mécénat, garantissant

la possibilité d'une recherche de qualité, indépendante d'autres intérêts que des intérêts scientifiques. Mes remerciements bien sûr à l'équipe de la Chaire avec laquelle nous avons travaillé pendant cinq années et qui m'a été d'une aide incomparable pour le montage des rencontres de Cerisy et pour la préparation du présent ouvrage : Claire Harpet, précieuse ingénieure de recherches facilitatrice de bien des liens ; Henry Dicks, post-doctorant qui a su orienter les questions de l'eau dans la ville autour des thématiques du biomimétisme en établissant des connexions avec le LabEx IMU qui soutient également la publication de cet ouvrage ; Cécile Nou, doctorante en contrat Cifre qui, en raison de son contact et de son écoute des professionnels des métiers de l'eau, a fait exister, au sein de la Chaire, tous ces professionnels que leurs activités rendent « invisibles ». Merci à tous les travailleurs de l'eau de l'entreprise dont le service est constant même s'il ne s'exhibe pas toujours et qui nous ont accueillis, pour des rencontres universitaires sur leur lieu de travail, dont les personnels de la station d'épuration de la Feyssine (69). Un remerciement va à la photographe Martha Nijhuis, dont j'ai découvert le travail plastique et qui donne, dans cet ouvrage, *via* ses photographies, aux imaginaires de l'eau une poésie consistante, résistance iconique aux seules approches en termes de mécanisation ou de gestion de l'eau. Je remercie aussi, bien évidemment, la Compagnie L'artifice, dont je suis le président, qui a présenté dans les combes du château de Cerisy sa petite forme théâtrale *Le monde sous les flaques*. Merci à mon ami Didier Mény de m'avoir confié le poème mis en exergue de ce volume.

Un remerciement tout particulier à l'infatigable animatrice de cette oasis de décélération qu'est le centre international de Cerisy-la-Salle en la personne d'Édith Heurgon. Elle a très vite accepté d'accueillir ce colloque, créant des liens entre le groupe Suez et le groupe Veolia, pariant sur l'intelligence collective pour remailler industries, savoirs et territoires à l'heure de la transition écologique. Elle a permis également que s'établissent des partenariats locaux autour et avec ce colloque. Ce fut le cas pour l'exposition de dessins d'enfants *Tout autour de l'eau* organisée par Claire Harpet, avec le concours de l'association Avril (Coutances), et réalisée par deux classes de CE2 – l'une de l'école de Saint-Denis-Le-Vêtu dans la Manche et son institutrice Céline Saussaye, l'autre de l'école des Chartreux du IV^e arrondissement de Lyon et son institutrice Sylvie Saint-Pierre – et dont on trouve des traces dans ce volume. Merci également à la Maison du Parc des Marais des Ponts d'Ouve (près de Carentan), où nous avons rencontré Guillaume

Hédouin (directeur de la Maison du Parc) et Jonathan Thierry-Collet (chargé de mission Eau au PNR), vivant l'eau au plus près grâce à une balade en bateau sur la Douve. Merci également à Claude Savary dit « Camel », artiste peintre des grands lacs nord-américain dont une des œuvres a accompagné nos échanges tout au long du colloque.

Merci, bien sûr, à tous les contributeurs et participants du colloque qui, par leurs communications ou leur écoute, ont permis de faire résonner en bonne intelligence notre présence à Cerisy. Nous avons travaillé dans une bienveillante écoute, ingénieurs discutant avec des anthropologues, philosophes avec des entrepreneurs, découvrant que, dans une communauté de recherches, la « gentillesse peut rendre intelligent », pour reprendre un mot prononcé à la fin de cette semaine à Cerisy.

Merci enfin aux Éditions Hermann qui accueillent cet ouvrage dans leur prestigieuse collection « Colloques de Cerisy ».

Jean-Philippe Pierron

Les colloques de Cerisy aux Éditions Hermann

LITTÉRATURE

- Christian Prigent : trou(v)er sa langue*, B. Gorrillot et F. Thumerel (dir.), 2017.
Écritures de soi, Écritures du corps, J.-F. Chiantaretto et C. Matha (dir.), 2016.
Périple & parages. L'œuvre de Frédéric Jacques Temple, M.-P. Berranger, P.-M. Héron et C. Leroy (dir.), 2016.
Écriture(s) et psychanalyse : quels récits ?, Fr. Abel, M. Delbraccio et M. Petit (dir.), 2015.
Pascal Quignard. Translations et métamorphoses. Avec un inédit de Pascal Quignard, M. Calle-Gruber, J. Degenève et I. Fenoglio (dir.), 2015.
1913 : cent ans après. Enchantements et désenchantements, C. Camelin et M.-P. Berranger (dir.), 2014.
Écritures de soi, Écritures des limites, J.-F. Chiantaretto (dir.), 2014.
Ateliers d'écriture littéraire, Cl. Oriol-Boyer et D. Bilous (dir.), 2013.
Swann le centenaire, A. Compagnon et K. Yoshikawa (dir.), 2013.
Présence d'André du Bouchet, M. Collot et J.-P. Léger (dir.), 2012.
L'Ailleurs depuis le romantisme. Essais sur les littératures en français, D. Lançon et P. Née (dir.), 2009.
Yves Bonnefoy. Poésie, recherche, savoirs, D. Lançon et P. Née (dir.), 2007.

PHILOSOPHIE

- Lieux et figures de l'imaginaire*, M. de Gandillac et W. Bannour (dir.), 2017.
À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney, Ch. Younès et O. Frérot (dir.), 2016.
Jean Greisch, les trois âges de la raison, S. Bancalari, J. de Gramont et J. Leclercq (dir.), 2016.
Des possibles de la pensée. L'itinéraire philosophique de François Jullien, Fr. Gaillard et Ph. Ratte (dir.), 2015.
Gaston Bachelard. Science et poétique, une nouvelle éthique ?, J.-J. Wunenburger (dir.), 2013.
L'Émile de Rousseau : regards d'aujourd'hui, A.-M. Drouin-Hans, M. Fabre, D. Kambouchner et A. Vergnioux (dir.), 2013.

SOCIÉTÉ

- Cultures et créations dans les métropoles-monde*, M. Lussault et O. Mongin (dir.), 2016.
La région, de l'identité à la citoyenneté, A. Frémont et Y. Guermont (dir.), 2016.
Le génie de la marche. Poétique, savoirs et politique des corps mobiles, G. Amar, M. Apel-Muller et S. Chardonnet-Darmaillacq (dir.), 2016.

- Peut-on apprivoiser l'argent aujourd'hui ?*, J.-B. de Foucauld (dir.), 2016.
- Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives*, L. Mermet et N. Zaccà-Reyners (dir.), 2015.
- Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, V. Despret et R. Larrère (dir.), 2014.
- Prendre soin. Savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, V. Chagnon, C. Dallaire, C. Espinasse et É. Heurgon (dir.), 2013.
- Villes, territoires, réversibilités*, F. Scherer et M. Vanier (dir.), 2013.
- La Sérendipité. Le Hasard heureux*, D. Bourcier et P. van Andel (dir.), 2011.
- Peurs et Plaisirs de l'eau*, B. Barraqué et P.-A. Roche (dir.), 2010.

HORS SÉRIE

- Nourritures jardinières dans des sociétés urbanisées*, S. Allemand et É. Heurgon (dir.), 2016.
- Transplanter. Une approche transdisciplinaire : art, médecine, histoire et biologie*, Fr. Delaporte, B. Devauchelle et E. Fournier (dir.), 2015.
- Renouveau des jardins. Clés pour un monde durable ?*, S. Allemand, É. Heurgon et S. de Paillette (dir.), 2014.
- De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble »*, S. Allemand, É. Heurgon et C. Paulhan (dir.), 2011.



CERISY

Le **Centre Culturel International de Cerisy** propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du **xvii^e** siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.



Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres **décades**, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le **Centre Culturel** et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon et de Dominique Peyrou, avec le concours d'Anne Peyrou-Bas et de Christian Peyrou, également groupés dans la **Société civile** du château de Cerisy, ainsi que d'une équipe efficace et dévouée, animée par Philippe Kister.



Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La **Société civile** met gracieusement les lieux à la disposition de l'**Association des Amis de Pontigny-Cerisy**, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.



Une régulière action soutenue

- Le **Centre Culturel**, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de **750 colloques** abondant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de **550 ouvrages**.
- Le **Centre National du Livre** assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les **collectivités territoriales** (Région Normandie, Conseil départemental de la Manche, Coutances Mer et Bocage) et la **Direction régionale des Affaires culturelles** apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec les **Universités de Caen** et de **Rennes 2**, des rencontres sur des thèmes concernant la Normandie et le Grand Ouest.
- Un **Cercle des Partenaires**, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de **prospective** sur les principaux **enjeux contemporains**.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les **Entretiens de la Laiterie**, journées d'échanges et de débats, à l'initiative des partenaires de l'Association.

Renseignements : CCIC, Le Château, 50210 CERISY-LA-SALLE, FRANCE

Tél. 02 33 46 91 66, Fax. 02 33 46 11 39

Internet : www.ccic-cerisy.asso.fr ; Courriel : info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



COLLOQUES DE CERISY (Choix de publications)

- *L'Aménagement du territoire*, PU de Caen, 2007.
- *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Hermann, 2014.
- *Anti-urbain*, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- *Le Balnéaire, de la Manche au monde*, PU de Rennes, 2015.
- *Civilisations mondialisées ? De l'éthologie à la prospective*, L'Aube, 2004.
- *L'émergence des cosmopolitiques*, La Découverte, 2007.
- *Cultures et créations dans les métropoles-monde*, Hermann, 2016.
- *Déterminismes et complexités (autour d'Henri Atlan)*, La Découverte, 2008.
- *Le développement durable, c'est enfin du bonheur !*, L'Aube, 2006.
- *Jean-Pierre Dupuy : l'œil du cyclone*, Carnets nord, 2008.
- *Peurs et Plaisirs de l'eau*, Hermann, 2010.
- *L'économie de la connaissance et ses territoires*, Hermann, 2010.
- *L'économie des services pour un développement durable*, L'Harmattan, 2007.
- *Géographie et cultures à Cerisy, Géographie et Cultures 93*, L'Harmattan, 2016.
- *Gestes spéculatifs*, Les Presses du réel, 2015.
- *L'Habiter dans sa poétique première*, Donner lieu, 2008.
- *Donner lieu au monde : la politique de l'habiter*, Donner lieu, 2012.
- *Imaginaire, industrie, innovation*, Manucius, 2016.
- *Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique*, Hermann, 2013.
- *Interculturel... Enjeux et pratiques*, Artois Presses Universités, 2015.
- *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Peter Lang, 2016.
- *Renouveau des jardins. Clés pour un monde durable ?*, Hermann, 2014.
- *Nourritures jardinières dans des sociétés urbanisées*, Hermann, 2016.
- *Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives*, Hermann, 2015.
- *Logique de l'espace, esprit des lieux*, Belin, 2000.
- *Le génie de la marche*, Hermann, 2016.
- *Modernité, la nouvelle carte du temps*, L'Aube, 2003.
- *Une Normandie sensible : regards de géographes et plasticiens*, PU Caen, 2012.
- *La nuit en question(s)*, L'Aube, 2005, rééd. Hermann, 2017.
- *Le Paysage, état des lieux*, Ousia, 2001.
- *De Pontigny à Cerisy (1910-2010) : des lieux pour « penser avec ensemble »*, Hermann, 2011.
- *Prospective pour une gouvernance démocratique*, L'Aube, 2000.
- *La région, de l'identité à la citoyenneté*, Hermann, 2016.
- *Du risque à la menace : penser la catastrophe*, PUF, 2013.
- *La démocratie à l'œuvre : autour de Pierre Rosanvallon*, Le Seuil, 2015.
- *La Séréndipité. Le Hasard heureux*, Hermann, 2011.
- *Prendre soin. Savoirs, pratiques, nouvelles perspectives*, Hermann, 2013.
- *SIECLE, 100 ans de rencontres de Pontigny à Cerisy*, IMEC, 2005.
- *L'âge de la transition*, Les petits matins, 2016.
- *La ville insoutenable*, Belin, 2006.
- *Villes, territoires, réversibilités*, Hermann, 2013.
- *Le moment du vivant*, PUF, 2016.

Mise en pages : Élisabeth Gutton

Achévé d'imprimer